

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Page 200 comporte une numérotation fautive: p. 209.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

III

Les bandits galopèrent sans rompre leurs rangs, causant entre eux, mais sans élever la voix.

Arrivé devant une large échancrure de la montagne, espèce

Puis, laissant le sentier à droite après l'avoir suivi pendant près de trois quarts d'heure, la cuadrilla obliqua une seconde fois et s'enfonça sous les dômes d'un vert sombre d'une immense forêt de cèdres, en suivant les méandres sans nombre d'une sente de bêtes fauves tellement étroite que les cavaliers ne pouvaient marcher qu'à la file les uns des autres.



... le Mesonero le servit aussitôt, et après avoir été payé, il se retira.

de quebrada produite par quelque cataclysme terrestre et servant de lit à un torrent à sec en ce moment, mais qui dans la saison des pluies devait être fougueux et redoutable, Sidi Muley fit tourner son cheval, s'engagea résolument dans la quebrada et commença à gravir la montagne, suivi pas à pas par tous ses compagnons.

La montée était rude; on ne pouvait que marcher lentement; le soleil ne dorait plus que les sommets élevés du mont, lorsque la cuadrilla atteignit un large plateau et tourna dans un sentier large au plus de deux mètres, taillé jadis, on ne savait par quelle nation disparut, et serpentant sur les flancs abruptes de la montagne, jusqu'au plateau supérieur.

Tout à coup Sidi Muley, profitant d'un endroit où la sente commençait à s'élargir assez pour que deux cavaliers pussent passer de front, se pencha vers don Luis, et étendant le bras en avant pour lui désigner un point éloigné encore :

— Voyez-vous ? lui dit-il.

— Certes, répondit le jeune homme, je vois un feu, assez considérable même.

— C'est cela, fit le pahis.

— C'est un campement de nuit; reprit le jeune homme; celui de nos amis, sans doute ?

— Parfaitement, ils sont arrivés avant nous et nous attendent.

— Sommes-nous donc déjà au brûlis del Ojo de Agua ?

— Pas encore, señor, mais nous y serons dans dix minutes ; je suis même étonné de ne pas avoir déjà été reconnu par les sentinelles, nos gens se gardent bien, d'ordinaire, ils ne laissent jamais approcher aussi près de leurs campements.

— Bon ! fit don Luis, ils savent que nous seuls pouvons songer à nous engager ainsi dans ces chemins endiablés.

— O'est vrai, mais cependant, j'avoue que ce silence auquel je ne comprends rien m'inquiète.

Au même instant, comme pour lui prouver qu'il se trompait, deux cavaliers sortirent à l'improviste du couvert et s'arrêtèrent à cinquante pas en avant de la cuadrilla.

— Qui vivo ? cria une voix forte en même temps qu'on entendit le bruit de deux fusils que l'on arme.

— A la bonne heure, grommela le spahis, et il répondit à haute voix : Amis.

— Quels amis ? reprit la voix.

— Les coupeurs de route, cavaliers de la montagne.

— Bien, quelle cuadrilla ?

— La cuadrilla, commandée par le nouveau chef élu.

— Passez ! dit la voix.

Les deux cavaliers bondirent sous bois et disparurent.

La cuadrilla passa. Deux fois encore, il fallut que Sidi Muley répondit aux questions des sentinelles.

Cependant les arbres s'éloignaient de plus en plus à droite et à gauche, et bientôt la cuadrilla, son chef en tête, déboucha dans une immense clairière, au centre de laquelle plusieurs feux énormes étaient allumés.

L'arrivée des nouveaux venus fut saluée par les cris joyeux de leurs compagnons campés, au nombre de plus de deux cents, dans une clairière.

Le soleil allait définitivement disparaître, il ne luttait plus que péniblement contre les ténèbres qui envahissaient le ciel.

Aux dernières et incertaines lueurs du jour, don Luis aperçut deux cavaliers accourant au galop au-devant de lui, et dans ces deux cavaliers il reconnut, avec une vive joie, ses deux amis dévoués : don Jose et don Estevan de Sandoval.

Le jeune homme fit sentir l'éperon à son cheval et s'élança de son côté pour les rejoindre plus vite.

Quelques minutes plus tard, don Luis Perez et dona Mercedes traversaient, en compagnie de don Jose et de don Estevan de Sandoval, les rangs pressés des bandits qui acclamaient avec un véritable enthousiasme leurs trois chefs suprêmes.

Un jacal avait été construit tout exprès pour servir, pendant cette nuit, de retraite à la jeune femme.

Devant l'entrée de ce jacal dans lequel dona Mercedes se réfugia pendant quelques instants afin de remettre un peu d'ordre dans sa toilette, car la coquetterie n'abandonne jamais ses droits, se promenait un vieux bandit, la carabine sur l'épaule.

Quant à don Luis, ses compagnons le conduisirent devant un énorme feu, où tous trois s'assirent sur des crânes de taureaux, en attendant le retour de dona Mercedes pour commencer le repas du soir ; repas dont le jeune homme surtout avait grand besoin, car depuis la veille il n'avait ni bu ni mangé.

Les événements s'étaient succédés avec une si grande rapidité, que don Luis n'avait pas eu un seul instant pour songer à satisfaire ses besoins matériels.

## IV

Maintenant, nous laisserons s'écouler six semaines entre les événements rapportés dans notre précédent chapitre et ceux qui vont suivre, et par un saut immense nous bondirons des déserts inexplorés de l'Arizona à Mexico, l'antique cité des Incas, aujourd'hui la capitale magnifique de la Confédération mexicaine.

Le jour où recommence notre récit, l'antique cité était en fête ; une foule nombreuse, où tous les rangs de la société étaient confondus, remplissaient les rues, les places et les promenades ; foule essentiellement romanesque, joyeuse, affamée de plaisir, riant, oriant, hurlant, gesticulant, pérorant, se heurtant et s'agitant comme si ont océan humain, après un ouragan, éprouvait encore les dernières ondulations de la tempête déchaînée quelques heures seulement auparavant sur la ville.

En effet, Mexico, à sa grande joie, venait d'accomplir sa quatre centième ou cinq centième révolution, nous ne sommes pas sûrs du chiffre en renversant comme toujours, un gouvernement à peu près passable pour le remplacer par un plus mauvais.

Les cavaliers et les voitures remplis de dames en grande toilette circulaient au milieu de toute cette foule riieuse et un peu bavarde, mais essentiellement inoffensive, ne répondant que par des sourires aux lazzi souvent épicés que leur lançaient les " leperos " trop serrés par les chevaux ou les équipages.

Toutes les fenêtres étaient pavoisées ; tous les cafés et les noverias, remplis de consommateurs ; on tirait de tous les côtés des feux d'artifices et des " cohètes " c'est-à-dire des pétards, que les gamins et les leperos lançaient dans la foule sans se préoccuper de l'endroit où ils tombaient.

Nous n'avons jamais pu comprendre d'où vient cette rage des Hispano-Américains de tirer ainsi des feux d'artifices en plein soleil ; feux d'artifices qui ne produisent d'autres effets que de faire un bruit infernal, et souvent de causer des accidents fort graves ; nous avons retrouvé cette coutume bizarre dans toutes les anciennes colonies espagnoles, sans que personne ait réussi à nous en expliquer le motif.

Donc, la ville était en liesse, et toute la population mexicaine semblait en proie à un enthousiasme tenant presque du délire.

Nous nous trompons, il y avait une exception, peut-être la seule, mais cette exception était si isolée, elle se produisait si loin du centre où se portait la foule, qu'elle devait passer inaperçue.

O'était sur le « Paseo de la Vega » qu'il fallait aller pour constater cette exception, et certes nul ne songeait à se déranger pour s'y rendre.

Le « Paseo de la Vega » est, sans contredit, la plus délicieuse promenade de Mexico, qui, cependant, n'en manque pas.

Elle est située à l'est de la chaussée « d'Iztepalapam », et s'étend le long d'un canal reliant les deux lacs.

Une partie de la rive opposée de ce canal est bordée de Riu-chos assez misérables, entourés de roseaux et de « chinampas » verdoyantes, gracieux îlots factices formant des plates-bandes, de l'effet le plus pittoresque, où les Indiens cultivent sur des radeaux des légumes et surtout des fleurs.

Cette charmante promenade n'est de mode que depuis le premier dimanche du carême jusqu'à la Pentecôte.

Alors l'animation la plus grande règne sur tout le parcours de cette promenade, jusqu'à Santa-Anita qui est un lieu de pèlerinage, comme jadis était Longchamp ; une quantité de canots

sillonnet le canal dans tous les sens, allant et revenant chargés de leurs musiciens et de leurs danseurs, les uns allant à Santa-Anita, les autres en revenant couronnés de roses et de pavots rouges : riant, dansant, chantant, sans que jamais une querelle ne s'élevât et offrant ainsi un spectacle des plus attrayants et des plus singuliers aux promeneurs galopant le long de l'immense avenue.

Mais le jour dont nous parlons, la solitude la plus complète régnait sur le Paseo, les chinampas semblaient abandonnés ; pas un canot ne troublait les eaux tranquilles du canal.

Seuls, six cavaliers, trois maîtres et trois serviteurs, suivaient d'un air nonchalant l'avenue du milieu du Paseo ; les trois maîtres revêtus du riche costume mexicain et montés sur des chevaux de prix, n'échangeaient que de rares paroles, presque à voix basse, comme s'ils eussent redouté les oreilles de quelque espion invisible.

Enfin, arrivés presque devant le village « d'Istacalco, » un des plus anciens de cette contrée puisqu'il fut la première demeure des « Aztèques, » après la servitude de « Colhuacan, » un des cavaliers s'arrêta en disant :

— Il est inutile d'aller plus loin ; de l'endroit où nous sommes, nous commandons la route en avant et en arrière, nul ne pourrait s'approcher sans être vu ; toute surprise est donc impossible.

— C'est vrai, dit un autre, d'ailleurs, pour plus de sûreté, nous pouvons placer des sentinelles sur les trois avenues.

— C'est juste, reprit le premier, de cette façon, nous serons tranquilles et nous causerons tout à notre aise.

Il donna aussitôt ses ordres aux trois serviteurs qui, après avoir mis pied à terre, se portèrent à vingt-cinq ou trente pas de leurs maîtres ; après avoir caché leurs chevaux derrière les buissons, eux-mêmes s'abritèrent derrière les troncs des arbres.

Les trois maîtres avaient, eux aussi, mis pied à terre, mais se sachant gardés par leurs serviteurs, ils n'avaient pris aucune précaution pour dissimuler leur présence ; ils se contentèrent d'attacher leurs chevaux aux basses branches des arbres.

Ces cavaliers étaient don Jose de Sandoval, don Estevan son frère et don Fabian de Salazar ; quant aux serviteurs, c'étaient Sidi Muley, Camacho et Pablo, le frère de lait de don Fabian.

Maîtres et serviteurs semblaient également préoccupés et en proie à la même tristesse.

— Maintenant causons, dit don Estevan, je crains que don Luis ne nous rejoigne pas ici comme il nous l'a promis.

— Pourquoi donc cela ? demanda don Jose.

— Pour bien des raisons, mon frère, et d'abord parce que peut-être il a été retenu plus longtemps qu'il ne le supposait...

— C'est possible, en effet, répondit don Jose, lui avez-vous dit où il nous retrouverait au cas où il n'arriverait pas avant ce soir ?

— Pardieu ! d'ailleurs il connaît Mexico tout au moins aussi bien que nous : il n'y a pas de danger qu'il s'égaré.

— Non, mais il risque d'y faire de mauvaises rencontres.

— Bah ! nous ne sommes à Mexico que depuis deux jours, et pendant ces deux jours ont eu lieu des événements tellement graves, que personne n'aura songé à nous, dit don Estevan ; tout est dans un désarroi complet, d'ailleurs ; dans une ville comme Mexico, dans les circonstances, comme celles qui se présentent, rien n'est aussi facile que de se dissimuler au milieu de la foule.

— Peut-être, dit don Fabian en hochant la tête : l'homme que nous combattons est aujourd'hui tout-puissant ; de plus, il est habile, dénué de tous sentiments d'honneur, et par cela même il ne recule jamais devant les moyens les plus déloyaux pour atteindre le but qu'il se propose.

— Les espions ne lui manquent pas ; je ne sais pourquoi il me semble que le drôle que nous avons ce matin croisé sur le pont de « l'Equizamo, » et qui a si prestement disparu, est à sa soldo, dit don Jose.

— Bon ! allez-vous vous créer des chimères, vous aussi, mon frère ? dit don Estevan en haussant légèrement les épaules ; sur mon âme, à nous voir trambler ainsi, on nous prendrait bien plutôt pour des enfants poltrons que pour des hommes braves dont les preuves sont faites depuis longtemps, grâce à Dieu !

— Humph ! si notre ennemi, répliqua don Jose, apprend ce que nous avons fait la nuit passée, notre position s'aggravera singulièrement.

— C'est un coup de maître ! s'écria vivement don Estevan, cela peut nous faire gagner la partie, si nous savons en tirer parti et manœuvrer habilement ; notre ennemi est fort, je le reconnais, mais nous ne sommes pas des niais non plus.

— Certes, reprit don Jose, mais, à mon avis, nous ne devons rien laisser au hasard, et surtout n'agir qu'avec une extrême prudence.

— Tout d'abord, dit don Fabian, il importe que nous fassions perdre nos traces et surtout qu'on ne puisse pas nous reconnaître pour ce que nous sommes.

— Ceci est élémentaire, cher Fabian, reprit don Estevan avec un sourire de bonne humeur, voilà pourquoi, à notre arrivée à la Ciudad, au lieu de nous rendre tout droit à notre hôtel de la « Primera Monterilla » ou à celui que vous possédez, « Calle de Taouba, » nous sommes allés descendre dans un quartier perdu, calle « de los Batanes, » une des rues les plus mal famées de la ville, et avons-nous choisi un des bouges les plus sinistres de ladite rue.

— Eh bien ! franchement, don Estevan, je crois que vous avez eu tort.

— Comment cela ?

— Oui, vous vous êtes laissé emporter par le désir tout naturel de bien faire les choses, je le sais, mais vous avez été trop loin.

— Je ne vous comprends pas, expliquez-moi votre pensée, je vous prie.

— Il y a un milieu en toutes choses, nous avons eu raison de ne pas descendre dans nos hôtels, mais nous devions nous arrêter à moitié chemin : c'est-à-dire nous loger, non dans un bouge comme celui de la calle de los Batanes, mais dans un « meson » honnête de la calle San Augustin par exemple, ou de la calle Plateros ; nous serions dans un milieu honnête, où rien n'attirerait l'attention sur nous, comme cela arrivera inévitablement dans le bouge où nous nous sommes logés, parce que nos manières, notre langage et notre extérieur sont en trop complet désaccord avec tout ce qui nous entoure.

— Cette fois, vous avez raison, s'écria don Estevan, j'ai commis une lourde faute, il nous faut sans tarder choisir un autre domicile.

— Je crois que nous ferons bien de ne pas reparaitre calle de los Batanes, nos gens se chargeront d'enlever les bagages, dit don Fabian, seulement, je ne sais trop où nous irons.

— Je vais vous le dire, s'écria don Jose, voici ce qu'il faut

faire : nous ne pouvons loger dans une maison quelconque, nous devons être chez nous ; c'est le seul moyen de ne pas attirer l'attention. C'est par la barrière de Guadalupe, n'est-ce pas, que don Luis doit arriver ?

— Non, dit don Fabian, c'est par celle de San Lazaro.

— Soit, voici ce que nous allons faire : vous, don Fabian et vous, mon frère, vous allez rentrer en ville ; en traversant la place de Necatitlan, j'ai vu une maison à louer ; la place de Necatitlan se trouve sur un terrain neutre ; c'est-à-dire sur la limite extrême des quartiers honnêtes et de ceux dont la réputation laisse à désirer ; nous sommes sûrs de nos serviteurs, nous n'avons donc à redouter aucun bavardage de leur part ; vous louerez cette maison toute entière, et vous vous y installerez en ayant soin de payer une année d'avance ; si la maison est meublée, vous traiterez pour les meubles, sinon, vous en achèterez, ce qui ne sera pas difficile ; pendant ce temps-là, j'irai, moi, au-devant de don Luis, avec lequel je resterai hors de la ville jusqu'au coucher du soleil ; dès que vous aurez terminé vos affaires, vous nous enverrez Sidi Muley ou Camacho pour nous avertir, don Luis et moi nous serons dans une maison qui se trouve sur la droite, à cent cinquante ou deux cents mètres de la barrière de San Lazaro, est-ce entendu ainsi ?

— Parfaitement, mais si don Luis était déjà en ville ?

— Ce n'est pas probable ; dans tous les cas, laissez ici Aramburi, jusqu'à quatre heures, si don Luis arrive, tous deux attendront mon retour ici, sinon, Aramburi viendra me rejoindre à la barrière San Lazaro, où certainement j'y serai avec don Luis.

— Très bien ; de cette façon, il n'y aura pas d'erreurs possibles.

Entre hommes aussi résolus et aussi accoutumés aux péripéties souvent bizarres d'une existence tourmentée, toute longue discussion était impossible, ils s'entendaient à demi-mot.

Don Estevan siffla d'une certaine façon, les trois serviteurs accoururent, don Estevan leur expliqua en quelques mots les résolutions prises, puis, excepté Aramburi, qui devait rester, les cavaliers se mirent en selle.

Il était deux heures de l'après-midi ; au bout du canal, don Jose laissa ses amis continuer leur route vers l'intérieur de la ville, et, appuyant sur la gauche, il se dirigea à petits pas vers la barrière San Lazaro, après avoir mis pied à terre et confié son cheval à Sidi Muley, en ayant soin de retirer des fontes les deux revolvers qui s'y trouvaient, et de les placer dans sa faja, où deux autres étaient déjà cachés.

Don Jose ne devant entrer en ville qu'après l'oracion, c'est-à-dire après le coucher du soleil, s'était débarrassé de son cheval, afin d'éviter toute discussion désagréable avec les « celadores ; » un règlement de police très sévère défendant la circulation des chevaux à travers la ville après le coucher du soleil.

On sait que Mexico, que l'on a nommé la Venise moderne, lors de sa première fondation a été presque entièrement bâtie sur pilotis sur le lac de " Tezcuco, " et qu'à une époque encore peu éloignée, et qui ne remonte pas à plus de quatre-vingt ans, certains quartiers de la ville et beaucoup de rues étaient traversés par des canaux qui lui donnaient une grande ressemblance avec la Venise italienne.

Depuis lors, de grands travaux de dessèchement ont été faits, les eaux ont disparu presque partout, surtout dans les quartiers riches ; dans les bas quartiers seulement, on rencontre encore des canaux remplis d'eaux croupissantes et infectes, en petit nombre à la vérité, et qui tendent de plus en plus à disparaître.

Partout ailleurs ces canaux ont été comblés et les rues pavées ; cependant les eaux séjournent au-dessous ; à cinquante centimètres au plus de profondeur ou la retrouve, ce qui fait que l'humidité est tellement grande, que les rez-de-chaussées des maisons sont inhabitables et ne servent que de magasins et de débarras.

De plus, l'ébranlement produit sur ce sol artificiel et presque mouvant, par le galop des chevaux et des voitures pendant la nuit peut, dans certains quartiers de la ville, causer des dégâts considérables en occasionnant des crevasses et amenant l'invasion des eaux qui tendent toujours à s'ouvrir un passage et à remonter à la surface ; de là ce règlement de police qui interdit, sous des peines très fortes, la circulation des chevaux pendant la nuit ; un accident se produisant pendant le jour pouvant être aussitôt réparé, au lieu que la nuit il n'en serait pas de même, et peut-être se changerait-il en désastre.

Don Jose, bien enveloppé dans son zarapé, les larges ailes du sombrero rabattues sur les yeux, s'en allait en flânant, couloyant et couloyé par les passants, sans autrement s'en préoccuper, mais ayant grand soin d'examiner attentivement ceux qui venaient à sa rencontre afin de reconnaître l'ami au-devant duquel il se rendait et ne pas le laisser passer s'il l'apercevait sur sa route.

Le chemin qu'il suivait était le seul que don Luis pouvait prendre, à moins de faire un long détour, ce qui n'était pas probable ; car, pour de nombreuses raisons, il devait désirer rejoindre au plus vite ses amis dont il ne s'était séparé que deux jours auparavant, et avec lesquels il avait pris rendez-vous au canal de la Vega.

Mais ce fut en vain que don Jose examina et même regarda sous le nez de tous les passants ; aucun de ceux qu'il dévisagea ainsi ne ressemblait ni de près ni de loin à don Luis, d'ailleurs celui-ci était facile à reconnaître : il était à cheval, Cuchillo et Navaja l'accompagnaient, et comme toujours, Diamant son favori, dont jamais il ne se séparait, marchait à la queue de son cheval.

Don Jose atteignit ainsi la barrière de San Lazaro, la franchit et se dirigea vers le meson, où il se proposait d'attendre l'arrivée de Aramburi et celle de don Luis.

En pénétrant dans la salle commune, le jeune homme remarqua que cette salle était pleine ; toutes les tables étaient occupées par des individus, proprement mis à la vérité, mais dont les traits et les mines patibulaires n'avaient rien de très rassurant ; ces individus plus que suspects, et dont on apercevait les armes sous leurs " fressadas " et leurs zarapès, jouaient entre eux au " monte, " tout en buvant du " pulque " et du " refino. "

Don Jose eut un léger tressaillement en les apercevant, mais sans paraître les remarquer, il appela le " Mesonero, " et après lui avoir ordonné, sans découvrir son visage, de lui servir sur une table au dehors une infusion de tamarin, il sortit comme il était entré, et alla s'installer sous des bosquets très touffus, établis devant et sur les côtés du meson.

Le jeune homme, probablement pour ne pas être dérangé, ou par hasard, se plaça sous un bosquet situé au côté droit de la maison, où il ne pouvait pas être vu de l'intérieur ; le Mesonero le servit aussitôt, et après avoir été payé, il se retira.

— Eh Bochica, dit un des buveurs, dès que don Jose eut quitté la salle, as-tu vu ce cavalier, il fait bien des embarras, pour un homme qui se promène à pied ?

— Le fait est qu'il n'est pas poli, il n'a pas seulement eu l'air de nous voir, répondit Bochica en ricanant.

— Est-ce qu'ils sont tous comme ça à Mexico ? demanda un troisième.

— On le dit, fit le premier interlocuteur.

— Alors il faudra voir à leur apprendre la politesse, dit un autre.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

## LE TESTAMENT SANGLANT

### PREMIERE PARTIE.

#### II

#### LES TROIS AMOURS

Cependant, comme son nom, sa fortune et sa beauté dominaient tout le reste, Clotilde de Perne n'avait pas encore seize ans, qu'elle servait déjà de point de mire aux plus brillants partis de la Provence et du Languedoc. Elle ne daignait pas s'apercevoir des empressements dont elle était l'objet, ni même honorer d'un refus ceux qui précisaient davantage leurs prétentions.

Elle affectait d'ignorer ou de ne pas comprendre qu'il s'agissait d'elle ; on eût dit qu'elle mettait son affection et sa personne à un si haut prix, que nul ne lui paraissait digne d'y atteindre.

Chaque année, en automne, Clotilde de Perne allait passer quelques mois à la campagne, près de Montpellier, chez sa grand-mère maternelle, la comtesse de Vénéjan. C'était une vieille douairière qui avait vu les dernières années de Louis XIV, et quelque peu les premiers temps de la régence.

Sans se laisser corrompre par l'atmosphère des cours, elle y avait appris une morale indulgente et facile, une amabilité expansive qui, par l'effet même du contraste, lui donnait quelque ascendant sur sa fière et indomptable petite-fille. « Ma chère enfant, lui disait-elle quelquefois en lui caressant le menton de sa main blanche et effilée, vous êtes une fleur des champs, une fleur sauvage, ce sont celles dont les couleurs sont les plus vives et les parfums les plus doux : heureux celui qui les respire et les cueille ! »

Et comme Clotilde lui répondait : « Jamais ! » avec un petit air de dédain qui lui allait du reste à merveille, la bonne douairière répliquait par un proverbe vieux et aimable comme elle : « Il ne faut jurer de rien. »

Un jour que mademoiselle de Perne était chez sa grand-mère, et que, fidèle à ses habitudes, elle se promenait à cheval assez loin dans la campagne, il lui arriva de prolonger sa promenade un peu plus loin que de coutume, et la nuit approchait lorsqu'elle songea à retourner au château.

Elle avait mis à son cheval la bride sur le cou et admirait les teintes pâlissantes du soir, lorsqu'un détour d'un chemin solitaire, elle rencontra trois ou quatre étudiants de Montpellier, qui, après avoir bu et mangé dans quelque guinguette du voisinage, s'apprétaient à rentrer à la ville, la tête plus chargée d'alcool que de bon sens.

En voyant venir à eux cette belle jeune fille, errant à l'aventure et loin de toute habitation, leur cerveau méridional acheva de s'exalter, et ils assaillirent la hardie promeneuse de quelques-uns de ces compliments qui ressemblent à des offenses.

J'essayerais vainement de peindre la surprise, la colère, l'indignation de mademoiselle de Perne. Elle s'arrêta court, et lança

aux impertinents un regard qui les eût certainement foudroyés s'ils eussent été capables d'en comprendre l'expression : mais ils n'étaient pas gens à s'arrêter en si beau chemin ; les quolibets, les sarcasmes, les mots à double entente, commencèrent à pleuvoir de plus belle, et, pour la première fois depuis qu'elle était au monde, Clotilde (supplice affreux pour elle !) se sentit près d'être humiliée.

En ce moment, un jeune homme de dix-huit ans à peine, et dont l'extérieur annonçait plus de courage que de vigueur, s'élança tout à coup d'un groupe d'arbres placés à quelques pas de distance, et, sans perdre le temps en paroles, tombant comme grêle sur les assaillants, il se mit à leur distribuer des horions et des coups de canne.

Après le premier instant de surprise, les étudiants, honteux d'être battus dans un combat aussi inégal, tournèrent leur verve contre le nouveau venu, et il allait, comme on dit, passer un mauvais quart d'heure, lorsque Clotilde, sortant de son inaction et de sa stupeur, lança son cheval sur un des étudiants, et d'une main dont on n'aurait pas soupçonné la force, elle lui oingla le visage du plus énergique coup de cravache que jamais amazone irritée ait exercé à un insolent.

Ce coup inattendu fut le signal de la victoire ; confus d'avoir sur les bras un pareil ennemi, les étudiants se dégrindrent, et, moitié riant, moitié en déroute, ils s'enfuirent à travers champs.

Mademoiselle de Perne resta un instant immobile ; dans le feu de l'action, son chapeau était tombé, et ses beaux cheveux blonds se déroulaient à flots sur ses épaules.

Ses yeux lançaient des éclairs, ses narines gonflées semblaient appeler la vengeance et le péril ; une émotion bizarre, mélange de dédain, de confusion et d'orgueil, soulevait son corsage. Ce fut ainsi qu'elle apparut à son défenseur inconnu, lorsqu'il arrêta sur elle son premier regard, et ce fut là une de ces impressions soudaines, une de ces images ineffaçables qui décident de toute une destinée.

A son tour elle le regarda : il paraissait à peine plus âgé qu'elle ; sa figure noble et expressive empruntait à la circonstance un air d'exaltation chevaleresque. Elle lui sut gré d'être arrivé si à propos, de s'être dévoué pour elle, de lui avoir épargné la seule humiliation qu'elle eût jamais pressentie, et, loyalement, franchement, sans coquetterie, arrière-pensée ou fausse honte, elle lui tendit la main.

Une connaissance commencée sous de pareils auspices devait faire des progrès rapides : Clotilde apprit bientôt que ce jeune homme était un orphelin sans fortune, fils d'un pauvre gentilhomme de Rouergue, mort pendant les dernières guerres : il se nommait Gaston de Tervaz.

Gaston était garde-pavillon, c'est-à-dire élève de marine ; il venait tous les ans passer son congé chez une vieille tante, l'unique parente qu'il eût conservée, et qui habitait une maison de campagne voisine du château de la comtesse de Vénéjan.

Une fois qu'elle eut obtenu ces renseignements préliminaires, mademoiselle de Perne sut bien vite trouver les moyens de revoir son jeune défenseur. S'il eût montré des dispositions présomptueuses, l'envie de se prévaloir auprès d'elle du service qu'il lui avait rendu, elle se serait armée contre lui de ce dédain superbe qui paraissait devoir la défendre contre toute surprise de cœur ; elle se fût reproché, comme une faiblesse, la première impression qu'elle avait ressentie en le voyant. Mais à une intrépidité de lion, Gaston unissait une candeur d'enfant et une timidité de jeune fille, et à leur seconde rencontre, Clotilde le retrouva plus tremblant et plus troublé qu'elle.

Cette émotion juvénile et naïve le servit mieux que ne l'oussent fait les combinaisons les plus habiles : heureuse du sentiment de sa supériorité et de sa force, mademoiselle de Perne éprouva d'abord pour M. de Tervaz l'affection que lui eût inspiré un frère plus jeune et plus faible, qui aurait eu besoin de s'appuyer sur elle.

Elle ne s'effraya point de cette affection qui ne la forçait pas à douter d'elle-même, et elle en arriva d'autant plus vite à donner son cœur qu'elle le crut plus invincible.

Mais mademoiselle de Perne avait plus de franchise encore que d'orgueil. Dès qu'elle se fut avoué son amour, elle ne chercha ni à feindre, ni à s'abuser, ni à gagner du temps à l'aide de ces innombrables évolutions de la stratégie féminine qu'elle ignorait, et qu'elle eût méprisées si elle les avait connues.

Elle apporta dans cet amour la résolution et l'indépendance qu'elle mettait à toutes choses, et elle se dit que, par cela seul qu'elle aimait M. de Tervaz, il devenait digne d'elle.

Sa grand'mère, à qui elle se confia, accueillit avec un sourire indulgent et un peu sceptique l'avoué de ce sentiment profond, éternel, irrévocable, chez une jeune fille qui n'avait pas encore seize ans.

Comme les gens très-âgés et qui ont beaucoup vu le monde traitent assez légèrement ces histoires de cœur chez les personnes très-jeunes, comme la comtesse de Vénéjan raffolait d'ailleurs de sa petite-fille, elle se prêta de fort bonne grâce à tout ce que lui demanda mademoiselle de Perne : elle fit atteler ses chevaux à son carrosse, et elle alla fuir avec Clotilde une visite à sa voisine, la tante de Gaston : des relations amicales s'établirent, et ces deux aimables vieilles se contentèrent de surveiller d'un peu loin les fraîches et printanières amours qui se nouaient sous leurs yeux.

Ces enfants étaient si purs, leurs tendresses étaient si loyales, qu'une surveillance plus active eût été à la fois blessante et inutile. Tous deux surent qu'ils s'aimaient, qu'ils étaient aimés, bien avant de se l'être dit ; et lorsque Gaston, forcé de repartir pour Toulon, où il avait encore un an d'école à faire, dit adieu à mademoiselle de Perne, ils comprenaient que leurs âmes étaient unies pour jamais, et ils ajoutaient tout bas que leurs destinées étaient désormais inséparables.

L'année suivante, vers la même époque, ils se retrouvèrent ; cette année d'intervalle avait donné à la beauté de mademoiselle de Perne l'achèvement suprême, l'idéale perfection, vivifiée et complétée encore par un sentiment partagé.

Ce que le temps avait fait pour leurs personnes, cet amour l'avait fait pour leurs âmes. Ils n'étaient pas changés, mais développés et affermis. L'absence est comme la solitude : elle affaiblit ce qui est faible, elle fortifie ce qui est fort ; ce qu'elle ne vieillit pas, elle le mûrit ; ce qu'elle n'efface pas, elle l'éternise.

C'était la dernière fois que Gaston passait ainsi l'automne auprès de sa tante. Il venait d'obtenir le grade d'enseigne, et il devait, trois mois plus tard, partir pour Brest et s'embarquer à bord du "Lys," pour une expédition périlleuse et lointaine. Clotilde et Gaston n'avaient donc plus à eux que ce temps si court, avant d'arriver à une séparation, longue peut-être, peut-être éternelle.

Ce furent trois mois de purs enchantements, de saintes et poétiques ivresses.

Mademoiselle de Perne ne se faisait pas illusion sur l'avenir : ce n'était pas une de ces natures molles et indécises, qui oient pouvoir renfermer le monde dans leurs romanesques rêveries. L'enthousiasme du cœur s'alliait chez elle au sentiment très-net de la réalité.

Elle se disait qu'il fallait que Gaston partit, qu'il avait sa carrière à suivre, son devoir à accomplir, son nom à faire ; qu'une union entre eux était impossible tant que ces conditions ne seraient pas remplies : mais à toutes les chances mauvaises l'altière et intrépide jeune fille opposait, comme contre-poids, deux choses qu'elle croyait supérieures à tout : son amour et sa volonté.

Pour donner à ces moments qui précédaient une séparation, plus de solennité et de charme, mademoiselle de Perne eut une fantaisie singulière : elle voulut appeler auprès d'elle ses deux compagnes d'enfance, Antoinette Margerin et Julie Thibaut.

Il y eut pour toutes trois une douceur bien grande à se retrouver ensemble, comme dix ans auparavant, et Clotilde se replongea, pour ainsi dire, dans cette amitié avec cette force, cette ardeur nouvelle qu'un premier amour ajoute à toutes les autres facultés du cœur.

Elles respirèrent leurs douces causeries, leurs courses à travers la campagne. L'automne, si beau dans le midi de la France, prêtait ses mélancoliques splendeurs, l'éclat voilé de son soleil, les riches teintes de son paysage, aux promenades des trois amies.

Seulement, au lieu d'adorables enfants, elles étaient devenues de ravissantes jeunes filles ; au lieu de se poursuivre en courant, elles marchaient côte à côte ; au lieu de riro, elles rêvaient ; au lieu d'échanger des folies, elles échangeaient des confidences.

Enfants, elles s'étaient presque ressemblé ; en se développant avec l'âge, leur beauté avait pris un caractère différent, où se retrouvait un reflet de leurs conditions diverses. Clotilde de Perne était le type de la jeune fille de haut lignage, née, en temps ordinaire, pour plaire et commander ; en temps de révolution, pour se dévouer et souffrir.

Le "sang," la "race," ces mots dont on a tant abusé, éclataient dans toute sa personne.

Ses pieds eussent fait envie à Cendrillon et ses mains à Anne d'Autriche.

Les lignes onduleuses de ses belles épaules, le galbe exquis de sa tête, petite et royalement posée sur son cou mince et flexible, sa démarche à la fois souple et altière, l'éclat de ses yeux, tempérés et adoucis par les nuances délicates de son teint un peu pâle, ses cheveux blonds aux reflets d'or, tout en elle était noble et superbe comme un souvenir de Louis XIV et de Versailles.

Il suffisait de la regarder pour comprendre ces deux religions que les femmes avaient tour à tour créées : la chevalerie, qui enseignait à mourir, et la galanterie, qui apprenait à vivre.

Antoinette Margerin réalisait cet idéal de modestie attrayante, de sérénité silencieuse et paisible qui caractérisait la vie bourgeoise à cette époque.

Moins grande que sa noble amie, elle n'avait ni ses airs de tête, ni son expression fière et passionnée, ni la grâce souveraine de ses attitudes et de ses mouvements.

Ses cheveux, d'un blond plus clair que ceux de Clotilde, formaient, avec ses yeux bleus et limpides, un irrésistible ensemble de bonté et de douceur. Son teint offrait cette fraîcheur délicate, virginale, de la fleur que rien n'a froissée.

L'attrait de cette figure, qui s'emparait peu à peu de l'âme, consistait tout entier dans les demi-teintes, dans cette naïveté d'impressions qui se traduisaient sur son front en rougeur soudeine, et que l'on pouvait deviner avant elle-même.

La beauté de mademoiselle de Perne, c'était le rayon qui illumine et embrase tout, mais qui éblouit le regard ; celle de mademoiselle Margerin, c'était cette aube, cette lueur mystérieuse et douce de la première heure du jour, qui découvre peu à peu le charme du paysage à travers les brumes matinales.

Moins poétique que Clotilde, moins touchante qu'Antoinette, Julie Thibaut, la fille du peuple, avait peut-être quelque chose de plus saisissant et de plus splendide.

Ses cheveux bruns, que sa coiffe pouvait à peine contenir, encadraient admirablement son visage d'une richesse de lignes sculpturales. Un léger cercle de bistre cernait ses yeux noirs, et ajoutait à leur expression que ses longs cils rendaient plus profonde encore; un imperceptible duvet couvrait sa lèvre supérieure, et faisait ressortir l'émail humide et frais de ses dents.

Son cou, ses bras, presque toujours découverts, suivant l'usage des filles de nos campagnes, avait contracté non pas le hâle vulgaire, mais ces tons chauds et vigoureux que notre soleil donne à ce qu'il touche.

Elle avait le pied petit; mais ses mains fortes et un peu rudes, quoiqu'un très beau dessin, semblaient le seul tribut payé par cette magnifique nature à ses habitudes de travail et de pauvreté.

Un roi, un poète, un rêveur eussent préféré Clotilde; pour une âme simple et honnête, cherchant à se reposer dans la sécurité d'une affection sans orage, Antoinette eût paru la plus belle; un artiste, amoureux de la forme et du caractère, serait tombé en extase devant Julie.

Mademoiselle de Perno chérissait trop ses deux compagnes pour leur cacher ce qui se passait dans son cœur. Antoinette et Julie étaient au courant de sa rencontre avec Gaston, des progrès de cet amour, de ses lointaines espérances. Elle leur présenta M. de Tervaz, qui ne tarda pas à les aimer comme deux sœurs; et bientôt ce petit coin du monde offrit un spectacle bien rare: trois jeunes filles, d'une beauté presque égale, qui n'éprouvaient mutuellement aucune révélation de jalousie, et un beau jeune homme qui aimait loyalement l'une des trois, sans être l'objet des coquette-teries des deux autres.

À son tour, la pauvre Julie fit ses confidences: elles n'étaient pas gaies; de grands changements étaient survenus, depuis quelques années, dans les deux cabanes du bord du Rhône.

Le père Thibaut, dont la femme avait nourri Clotilde, avait été largement récompensé par le marquis de Perne; grâce à cet argent, il s'était trouvé, un beau jour, propriétaire de deux bateaux et d'un droit de pêche; puis, il avait entrepris un petit commerce de vin et d'huile; et, enfin, devenu veuf, il avait acheté, sur le quai du Rhône, un cabaret achalandé, dans lequel nous l'avons vu installé au commencement de ce récit.

Malheureusement, la fortune des Rioux avait suivi une marche toute contraire. Maître Margerin était fort avare, et le peu d'argent qu'il avait donné à Suzanne et à son mari n'était pas resté longtemps entre leurs mains. Suzanne était morte après une maladie, pendant laquelle s'étaient épuisées toutes les économies du ménage.

Sans femme, sans argent, forcé de vendre son bateau, le père de Claude, pour s'étourdir, avait fini par se livrer aux liqueurs fortes; bref, il vint un moment où Claude Rioux se trouva seul, abandonné, ne possédant, pour tous biens, que ses dix-huit ans, ses bras robustes et son amour pour Julie.

C'était trop peu, à ce qu'il paraît, aux yeux du père Thibaut, qui, vu le déclin de la fortune des Rioux et l'accroissement de la sienne, cessa tout à coup de reconnaître la parenté, et signifia vertement à Claude qu'il eût à renoncer à toute prétention sur mademoiselle Julie Thibaut.

Ce sont là de ces ordres auxquels on a garde d'obéir, surtout lorsqu'on est encouragé à la désobéissance par la principale

intéressée: Claude et Julie se promirent de nouveau de s'aimer toujours et d'attendre des temps meilleurs.

Voilà ce que raconta Julie, pendant que les trois amies se promenaient ensemble dans un sentier bordé d'aubépines, qui conduisait du château de Vénéjan à l'habitation plus modeste de la tante de Gaston.

— Courage, Julie! lui dit mademoiselle de Perno; le courage et l'amour sont frères; toutes deux nous avons à attendre, à lutter, à souffrir; mais, à notre âge, attendre, c'est espérer; lutter, c'est vaincre; souffrir, c'est aimer!

Puis, se tournant vers Antoinette, qui gardait le silence:

— Toi seule, lui dit-elle, toi seule, douce et simple enfant, tu as su préserver ton cœur! Tu ne vois passer dans tes rêves d'autre image que celle de ton ange gardien! Oh! toi qui n'aimes pas, prie pour nous... prie pour ceux qui aiment!

La pauvre Antoinette devint rouge comme une cerise, et se jetant dans les bras de Clotilde, appuyant sa tête sur sa poitrine, elle lui avoua bas, bien bas, qu'elle avait son petit roman.

Il était pur et paisible comme elle: un des jeunes clercs de maître Margerin, son père, l'avait souvent regardé à travers les vitres de l'étude, tandis qu'assise sous les vieux buis du jardin, elle raccommodait le linge de la maison. La figure de ce jeune homme était intéressante.

Antoinette avait su qu'il s'appelait Dominique Ermel et qu'il faisait vivre de ses épargnes une mère vieille et infirme: peu à peu ils avaient échangé quelques paroles; une certaine familiarité s'était établie. La jeune fille s'était fait une douce habitude de ce moment où Dominique, le visage collé contre la fenêtre, lui adressait un salut timide qu'elle payait d'un sourire.

Ce moment n'avait pas tardé à devenir l'unique émotion, l'unique joie de ses calmes et monotones journées: l'impression qu'elle en ressentait, l'attente et le souvenir qu'elle en gardait dans son cœur, tel fut le prélude de cet amour silencieux et pudique, renfermé dans cet étroit espace, entre de pâles et grisâtres murailles que le soleil visitait à peine une heure par jour. Cet amour s'infiltra peu à peu dans son âme, comme ces sources qui se forment, goutte à goutte, au creux des rochers.

Antoinette s'aperçut à peine des progrès lents, continuels, mystérieux, de ce sentiment qui s'ignorait lui-même et que favorisait cette délicate ignorance; mais, un jour que Dominique, retenu auprès de sa mère malade, ne parut pas, à l'heure accoutumée, derrière la fenêtre, Antoinette, qui travaillait, assise à sa place ordinaire, sentit d'abord comme une espèce de frisson; ensuite, se penchant de nouveau sur son ouvrage, il lui sembla que ses yeux voyaient trouble; puis une larme parut au bord de sa paupière, se retint un moment à ses longs cils, et enfin, glissant doucement le long de sa joue fraîche et rose, tomba comme une perle inconnue, sur sa main tremblante. Cette larme divine révéla Antoinette à elle-même et lui apprit qu'elle aimait.

La timide jeune fille n'était pas allée plus loin dans cette voie dangereuse et charmante; elle était sûre de l'amour de Dominique; mais elle n'osait pas parler à maître Margerin, son père; elle savait qu'il n'entendait pas raillerie sur le chapitre des écus; il lui répétait très-souvent que son étude valait soixante mille livres, et qu'il n'accepterait pour gendre qu'un homme assez riche pour se mettre en son lieu et place, et lui payer ladite étude en beaux deniers comptant. Antoinette en était là de ses espérances, de ses prévisions et de ses craintes. Elle n'avait ni l'énergie et la résolution patriotique de Clotilde, ni la vigueur popu-



laire et naïve de Julie. En attendant les événements que lui préparait l'avenir, elle se résignait, aimait, plourait et priait.

Le temps se passait dans ces douces confidences : Gaston servait parfois de guide aux trois amies dans leurs excursions aventureuses : madame de Vénéjan les prêchait bien un peu ; elle leur disait bien que sa vieille expérience n'était pas d'accord avec leurs illusions juvéniles, que le monde et la vie déjouaient presque toujours les plus aimables combinaisons du cœur, et que d'aussi jolis romans avaient le malheur ou le tort d'en rester souvent au premier chapitre. Mais, en regardant ces fronts si jeunes, ces yeux si beaux, le rayonnement de ces âmes si pures sur ces traits si nobles et si charmants, la bonne comtesse se sentait désarmée ; elle commençait en les grondant, et elle finissait par leur sourire.

Le jour vint cependant où Gaston de Tervaz devait partir. A force de cajoler sa grand-mère, Clotilde de Perne obtint la permission d'accompagner Gaston, avec Antoinette et Julie, jusqu'à un village nommé Florensac, situé à une lieue de Montpellier, à l'angle de la grande route. C'était là que le jeune homme devait prendre le coche, seule ressource des voyageurs à cette époque.

Tout en cheminant, mademoiselle de Perne avait un air de mystère qui n'eût échappé à ses deux compagnes, si elles avaient pu se douter de ce qu'elles allaient trouver à Florensac, quels furent leur surprise et leur trouble, lorsqu'à l'entrée du village, elles reconnurent Claude Rioux et Dominique Ermel ! Mademoiselle de Perne, voulant donner à ce moment une solennité qui leur servit à tous de souvenir et de date entre les joies du passé et les incertitudes de l'avenir, avait résolument écrit à Dominique et à Claude pour leur assigner ce rendez-vous.

— Avant de nous séparer, dit-elle à Gaston, j'ai désiré réunir tous ceux sur lesquels vous pouvez compter et qui peuvent compter sur nous. Claude, et vous, monsieur Dominique, je vous demande votre amitié pour M. Gaston de Tervaz, enseigne de vaisseau au service de Sa Majesté. Gaston, je vous présente M. Dominique Ermel et Claude Rioux ; vous les connaissez d'avance ; ce sont deux sincères amis.

Les jeunes gens se tendirent la main ; elle continua :

— Monsieur Dominique, Antoinette vous aime ; Claude, vous êtes aimé de Julie : monsieur de Tervaz, vous êtes sûr de moi, n'est-ce pas ? (Gaston voulut parler.) C'est bien, poursuivit-elle, les phrases et les serments sont inutiles entre nous, fiez-vous à mon cœur ; c'est lui que j'interroge pour lire dans le vôtre.

— Clotilde ! s'écria M. de Tervaz suffoqué d'une émotion indicible.

— Antoinette ! Julie ! reprit mademoiselle de Perne, aimez ceux qui vous aiment, ils sont dignes de vous, moi, je crois à votre amitié comme vous croyez à la mienne.

Pour toute réponse, les deux jeunes filles se pressèrent sur le sein frémissant de Clotilde, et ni amant, ni peintre n'eussent pu rêver un groupe plus gracieux, plus poétique et plus beau.

— Oh ! oui, soyons unis, dit-elle : nous avons devant nous bien des obstacles, des malheurs possibles, des chances mauvaises. Mais que ne peuvent contre les malheurs, les obstacles et les périls, six cœurs, six jeunes cœurs, liés par la même pensée, fortifiés par le même amour, gardés par le même courage ?

Pendant qu'elle prononçait ces paroles, il y avait dans son regard, dans sa voix, une autorité, une force, un enthousiasme auquel personne n'eût résisté.

— Ordonnez, disposez de nous ! s'écria Claude Rioux.

— M. de Tervaz va partir, reprit-elle, il va traverser des

mers, affronter des périls. dans quelques semaines, il y aura des mondes entre nous, c'est donc à lui que nous devons penser, nous qui restons ensemble !

— Eh bien ! répondit Claude, si jamais M. de Tervaz a besoin de Dominique ou de moi, qu'il nous demande ou nous fasse demander ; au premier appel nous accourrons.

— Merçi, mes amis, j'accepte, dit Gaston.

— Et quel sera le mot d'ordre, si quelque raison de prudence vous empêchait de vous nommer ? demanda Dominique Ermel.

Gaston regarda mademoiselle de Perne ; il se souvint du nom de son vaisseau, et il répondit : " Clotilde, le Lys. "

— Il faut encore, dit Claude, choisir le lieu où M. de Tervaz pourra être sûr de nous retrouver.

— Je propose, dit Julie, le cabaret de mon père : " Au poisson frais du Rhône, " à Avignon, sur le quai, une jolie statue de la sainte Vierge au dessus de la porte, impossible de se tromper.

— Ainsi donc, reprit Gaston, si de loin ou de près, j'ai besoin d'un de vous ou de vous tous, le lieu, ce sera le cabaret de Thibaut ; le mot d'ordre, ce sera : " Clotilde, le Lys. "

— C'est convenu ! répliquèrent Claude et Dominique.

— Voilà qui est bien, dit mademoiselle de Perne, dont l'émotion ne se trahissait que par l'éclat presque fébrile de ses yeux : maintenant, Gaston, adieu et espoir ! voici ma main ; serrez-la sans crainte ; elle est courageuse et loyale : voici mon front ; il ne renferme pas une pensée qui ne soit à vous ; scellez-y de vos lèvres le pacte que nous venons de conclure.

L'étrange fille présenta son front à M. de Tervaz ; ce mouvement, cette pose étaient si expressifs et si chastes, qu'ils ne pouvaient éveiller qu'un sentiment de respect.

— A présent, partez, voici l'heure ! ajouta-t-elle en montrant la grande route ; la voiture arrive, et nous devons nous quitter ici ; ne regardez pas en arrière ; soyez digne de l'affection que vous inspirez et du pays que vous allez servir. Tant que vous vivrez, sachez que je vous appartiens. Si vous succombez, mon cœur de... adra avec vous dans le tombeau, et y restera toujours. Adieu, Gaston, adieu, mon ami !

— Et n'oubliez pas, ajouta Claude, les deux noms, les deux mots d'ordre : " Clotilde et le Lys. "

(A CONTINUER.)

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois.  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75  
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1056, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste. Thérèse